

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

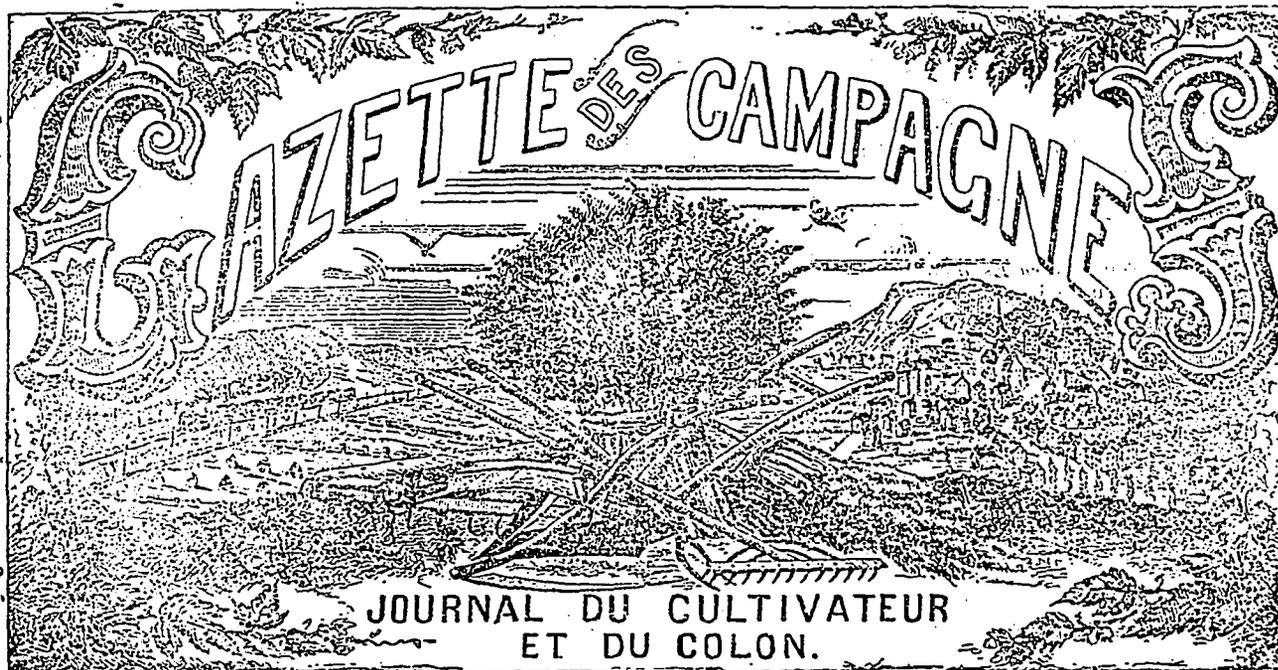
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Eparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

ABONNEMENT : \$1 PAR AN.

Editeur-Propriétaire : FIRMIN H. PROULX.

PARAIT TOUS LES JEUDIS

SOMMAIRE

Revue de la Semaine. — Fatigue conséquence des grèves aux Etats-Unis : elles sont l'effet des sociétés secrètes et principalement de celle dite l'Internationale — Fausse position dans laquelle se trouvent nos compatriotes aux Etats-Unis. — Désertion des campagnes de la part des jeunes gens ; le moyen de les retenir dans le pays se trouve dans l'enseignement de l'agriculture accordé aux jeunes gens. — Utilité de l'enseignement agricole ; tous les amis dévoués de l'agriculture ainsi que la presse canadienne doivent favoriser ce mouvement patriotique. — Nos écoles d'agriculture. — Les journaux d'agriculture font aussi quelque bien, et il convient de leur accorder à tous la plus grande protection possible.

Causerie agricole : Animaux nuisibles et incommodes (Suite). — Les limaces : chaux, paille hachée, piège et sel. — Mouches, cousins et moustiques : courges, feuilles brûlées, lumière, feuilles de noyer ; mort aux mouches. — Pucerons lanigères : lavages. — Punaises : passe-rage. — Sauterelles.

Sujets divers : La science du ménage (Suite et fin) : deux histoires à l'appui de ce qui a été écrit à ce sujet. — Les plantes fourragères — Les betteraves fermentées ou non fermentées. — Les plantes utiles.

Choses et autres : Le p. ste bovine en Angleterre ne se fait plus sentir. — Barbeau à patates : le Gouvernement Français a pris des mesures pour interdire l'introduction de la pomme de terre provenant de pays où les ravages des barbeaux à patates se font sentir. — Le barbeau à patates en Allemagne. — Description donnée dans la *Revue d'économie Rurale*, quant aux barbeaux à patates ; ces insectes sont disparus de Ste. Anne de la Pocatière et de St. Paschal.

Recettes : Confiture de rhubarbe. — Combustion de l'huile dans les lampes.

REVUE DE LA SEMAINE

Les Etats Unis viennent de subir les conséquences de ces associations secrètes, parmi lesquelles figure en première ligne celle dite l'Internationale. Les habitants des Etats de la Virginie occidentale, du Maryland, de la Pensylvanie, de l'Ohio et de New York sont actuellement les tristes spectateurs d'une révolution sanglante que les troupes même ont peine à contenir.

Les causes qui ont amené ces troubles aussi funestes dans leurs conséquences qu'insensés dans leurs moyens sont dues à des employés de chemins de fer qui se sont mis en grèves, afin d'obliger les directeurs de ces compagnies à leur accorder un salaire plus élevé en même temps qu'une réduction dans les heures de travail. Tous les ouvriers en général ont fait cause commune avec les employés de chemins de fer, et ont été jusqu'à forcer les chefs de manufactures à augmenter les salaires de leurs employés. Il s'en est donc suivi une révolution en règle ; plusieurs des grovistes ont payé de leur vie ce fatal égarement. Il n'est pas douteux qu'un grand nombre de nos compatriotes aient eus à subir les conséquences de ces grèves suscitées par les adeptes de l'Internationale qui a de nombreuses affiliations avec la *voyouterie yankee*, aidée par les communistes français établis aux Etats-Unis.

Tandis que nos jeunes compatriotes actuellement aux Etats-Unis auraient pu se créer une position plus enviable sur le sol natal, en s'établissant sur des terres qui n'attendent qu'un travail généreux et bien moins pénible que celui auquel ils sont soumis aux Etats-Unis, ils ont peut être aujourd'hui non-seulement à subir le contact d'hommes désœuvrés, mais à éprouver de nombreuses pri-

PRIERE A NOS ABONNÉS RETARDATAIRES **DE PAYER**
AU PLUS TOT.

vations, ou même à souffrir de la faim.

Nous avons vu quelques uns de ces jeunes gens quitter avec gaieté de cœur le toit paternel pour se faire les valets d'étrangers toujours prêts à les exploiter. Dans le temps de l'abondance, nous les avons vus revenir dans le pays, faisant parade de toilette, et pouvant offrir à l'œil de leurs jeunes campagnons moins imprudents qu'eux, un porte-monnaie bien garni; ils avaient foi dans l'avenir, et ils n'avaient que des paroles mulveillantes à l'adresse de ceux de leurs compagnons qui préféraient le travail de la charrue à la brillante perspective de *châteaux en Espagne*.

Dans le temps où ces jeunes gens étaient de retour dans le pays, ayant encore quelqu'argent, ils auraient bien pu se remettre au travail des champs. Mais non, ils avaient respiré l'air des villes; il fallait encore y retourner. Ils n'avaient pas dans le cœur cet amour inné de l'agriculture, que l'imprudence des parents leur a appris à mépriser, grâce à l'insouciance de ceux-ci qui eux-mêmes n'ont pour ce travail que la plus grande répugnance. La faute de cette émigration en est aux parents ignorants ou négligents qui se contentaient de n'offrir à leurs enfants que l'exemple d'une culture routinière, bien propre à jeter dans le cœur de ces jeunes gens le découragement et par là l'idée de chercher ailleurs un moyen de vivre plus à l'aise. Ces enfants, dès leur bas âge, n'ont pu faire l'apprentissage des travaux de l'agriculture, apprentissage qu'ils devaient connaître sous peine d'une démoralisation générale.

Nous le savons tous par expérience, parmi les jeunes gens qui quittent la campagne pour obtenir du travail dans les villes, il n'en revient pas ou presque pas de ceux qui n'ont point connu et pratiqué les travaux agricoles, ou n'ont eu l'exemple que d'une culture routinière; tandis que ceux qui ont connu et pratiqué ces travaux avec intelligence reviennent en grande partie, consacrent leurs économies à l'achat d'une terre, et se mettent résolument à l'œuvre: ils font de bons agriculteurs.

Ces faits incontestables, et dont nous voyons des exemples tous les jours, ne sont-ils pas suffisants pour nous engager à redoubler d'efforts pour apprendre à nos enfants le métier de cultivateur dès leur jeune âge?

Quand on connaît le mal et le remède, on peut surmonter les difficultés, et si nous y parvenons, ce sera profit pour l'agriculture, profit pour la moralité et profit pour l'avenir des enfants.

Serions nous excusables si nous ne tentions pas un généreux effort pour offrir aux enfants ce qui leur manque afin d'en faire de bons cultivateurs. Par un travail raisonné, ils retireraient de la terre non-seulement de quoi subvenir à leur existence, mais s'assureraient pour l'avenir une aisance que ne saurait jamais leur procurer le travail dans les manufactures ou les chantiers.

Ce n'est donc pas sans raison que dans tous les pays, depuis déjà quelques années, les gouvernements s'attachent à introduire d'une manière plus générale l'enseignement agricole dans les écoles primaires, et que l'on accorde des sommes assez considérables pour l'établissement d'écoles spéciales pour l'enseignement théorique et pratique de l'agriculture.

Malheureusement dans notre pays, il y a une lenteur inexorable de la part du plus grand nombre de nos cultivateurs à apprécier l'utilité de cette science devenue aujourd'hui si nécessaire aux jeunes gens de nos campagnes. Aussi l'enseignement contre lequel on se soit le plus opposé dans nos campagnes, est celui de l'enseignement agricole. Quel embarras n'a pas éprouvé le Conseil de l'Instruction Publique quand il s'est agi d'introduire dans les

écoles un petit traité sur l'agriculture: on a même été obligé de menacer de suspendre l'allocation aux municipalités scolaires qui se refusaient à introduire ce livre dans nos écoles.

Il en est ainsi de nos écoles spéciales d'enseignement agricole; elles ne sont pas suffisamment fréquentées par les jeunes gens de nos campagnes; on devrait y compter un plus grand nombre d'élèves. Nous l'avons souvent répété, chaque société d'agriculture devrait être représentée dans ces écoles d'agriculture. Ce ne sont pas les sujets qui manquent, les bourses disponibles sont toujours remplies. Il est à notre connaissance que le Directeur de l'Ecole d'agriculture de Ste. Anne ait souvent été obligé de refuser l'entrée de l'Ecole à des jeunes gens, à défaut de bourses disponibles. Si l'octroi fait au Conseil d'agriculture par notre Parlement Provincial n'est pas suffisant pour accorder plus de dix bourses à chacune de nos écoles d'agriculture, chaque société d'agriculture, par une souscription particulière de la part de chacun de ses membres, devrait y envoyer un élève à ses frais.

Généralement on ne fait pas assez pour l'agriculture. On s'appuie trop sur l'aide de nos gouvernements, et encore si l'on mettait à profit les sommes qu'il dispose en faveur de l'agriculture, la somme de bien que nous en retirerions serait immense. Il arrive encore trop souvent que ces sommes destinées à l'encouragement de l'agriculture sont dépensées en pure perte, pour satisfaire des ambitions personnelles, sans même que les autorités auxquelles est confiée la distribution de ces argents en aient connaissance. Nous avons pu nous même constater ces faits. Pour le présent, nous ne les indiquerons pas ici. Nous nous contentons simplement de signaler la chose, afin que ceux qui par leurs efforts constants ont réussi à obtenir des octrois considérables pour favoriser l'agriculture puissent se rendre compte si les argents votés ont été employés à leur véritable destination. Nous ne pouvons pas notre Gouvernement ou ses principaux officiers de coopérer à cet état de choses si nuisible à la cause agricole, en ce que l'usage des fonds n'est pas scrupuleusement employé aux fins pour lesquelles ils étaient destinés; mais nous faisons allusion à ceux qui en dernier ressort sont appelés à veiller à la distribution de ces octrois. Ces faits existent et donnent le prétexte d'avancer que même les sommes considérables votées pour l'amélioration de notre agriculture sont insuffisantes à produire quelque bien.

Si comme le disait un auteur "un seul homme suffit souvent dans un pays pour amener le progrès, surtout dans les choses qui ont rapport à l'agriculture," combien plus ce progrès serait appréciable, si tous les cultivateurs, comme un seul homme, s'unissaient ensemble pour cimenter cette base du véritable progrès agricole en lui accordant plus de solidité, c'est-à-dire en faisant disparaître cette culture routinière si fatale aux cultivateurs. Pour y arriver sûrement, le seul remède se trouve dans l'enseignement théorique et pratique de l'agriculture donné aux jeunes gens dans nos écoles d'agriculture. Soyez certains, cultivateurs, que les jeunes gens qui auront été initiés à tous les secrets d'une bonne agriculture, qui sauront apprécier tous les trésors que l'on peut retirer d'une terre par une culture raisonnée et faite avec intelligence, ne chercheront pas à se procurer ailleurs les moyens de subvenir à leur existence. Ils n'aspireront certes pas à désertir le toit paternel pour aller respirer l'air empesté des villes qui outre les dangers sans nombre qu'elles leur offrent, ne pourraient leur promettre qu'un avenir incertain et des déceptions nombreuses.

Ainsi donc cultivateurs qui désirez offrir à vos enfants un avenir de prospérité et de bonheur, efforcez vous de leur rendre la tâche facile, en leur accordant le meilleur moyen d'y arriver. Par vos bons exemples d'abord, enseignez-leur à aimer le travail des champs. Si pendant une couple d'années vous pouvez facilement vous passer du service de l'un de vos enfants, mettez le à une école d'agriculture.

Comme nous le disions plus haut, ce n'est pas sans raison que les écoles d'agriculture ont été fondées et qu'elles reçoivent l'encouragement de notre Gouvernement et du Conseil d'agriculture. Le motif qui a présidé à la fondation de ces écoles d'agriculture a pris son germe dans le cœur de ceux qui vous sont profondément dévoués. Comme vous, ils ont déploré cet appauvrissement constant de notre sol, dû à une culture routinière; comme vous, ils déploient la désertion de nos campagnes de la part d'un grand nombre de jeunes gens, qu'une succession de mauvaises récoltes a découragés et a amenés à chercher sur une terre étrangère un meilleur moyen d'existence. Sans se décourager, et confiants dans la bonne intelligence des cultivateurs, ces amis dévoués à l'agriculture ont cru trouver dans la fondation de nos écoles d'agriculture un puissant remède à tous ces maux.

Ainsi donc cultivateurs, il importe grandement que vous prêtiez votre appui à ces amis qui, pour vous et pour l'avenir de vos enfants, ne vous veulent que du bien. Il importe que vous secondiez les efforts de ceux qui travaillent constamment à amener parmi vous, un avenir plus prospère. Votre reconnaissance à l'égard de ces amis dévoués de l'agriculture ne pourrait autrement se traduire qu'en encourageant par tous les moyens possibles ces écoles d'agriculture, en y envoyant vos enfants. Dans le cas où le nombre de bourses disponibles pour l'admission des élèves à une école d'agriculture serait insuffisant, ne pourrait-on pas faire une souscription entre les cultivateurs d'une paroisse, afin de réaliser une somme suffisante pour permettre à un enfant de la paroisse de fréquenter cette école? A son retour de cette école, après y avoir étudié deux ans, il reviendrait dans la paroisse et y donnerait l'exemple d'une bonne culture, qui pourrait profiter aux jeunes cultivateurs qui n'auraient pas eu l'avantage de fréquenter une école d'agriculture. Si la chose est impossible aux cultivateurs d'une même paroisse, nécessairement elle pourrait être pratiquée pour tout un comté; de cette manière, soixante cinq élèves fréquenteraient annuellement nos écoles d'agriculture, outre les élèves boursiers du Conseil d'agriculture. Il serait utile de faire choix d'un élève bien disposé, aimant le travail et qui offrirait la garantie de s'établir dans le comté même qui lui aurait offert l'avantage de fréquenter l'école d'agriculture.

Nous voudrions aussi voir la presse de la Province de Québec s'occuper de cette importante question de l'enseignement agricole. L'occasion lui en a été offerte il n'y a pas encore longtemps, par la publication de deux brochures: toutes deux écrites dans un bon motif, mais différant sur les moyens à employer pour en arriver à fournir à ces écoles d'agriculture un plus grand nombre d'élèves. C'est par la discussion qu'on en arrivera à connaître les moyens à adopter pour faire apprécier par les cultivateurs l'importance de ces institutions d'enseignement agricole. Que nos journaliers canadiens prennent aussi une part active à ce mouvement patriotique; leur concours certainement ne peut être qu'avantageux au succès de cette entreprise qui mérite l'appui de tous les véritables amis de l'agriculture. Le *Canada* et le *Nouveau-Monde* ont pris occasion de ces deux brochures pour faire quelques observations sur l'enseigne-

ment agricole; il importe que toute la presse canadienne en fasse autant.

Quant aux jeunes gens et aux adultes qui n'ont pas eu l'avantage d'une instruction agricole, la formation des Cercles agricoles n'est elle pas un moyen efficace de s'instruire mutuellement par de fréquentes réunions dans les soirées d'hiver? Les anciens élèves de nos écoles d'agriculture ne pourraient ils pas mettre à contribution leurs connaissances agricoles, dans ces réunions uniquement composées de cultivateurs ou d'amis dévoués à l'agriculture?

Les cultivateurs ont encore un autre moyen de s'instruire en souscrivant à un journal d'agriculture. La Législature de Québec a tellement compris l'importance de ces publications qu'elle a voté une somme de près de quatre mille piastres pour maintenir leur existence. Le Conseil d'agriculture a employé cette somme pour l'établissement d'un nouveau journal d'agriculture qui est distribué gratuitement aux cultivateurs, pourvu que ceux-ci soient membres d'une société d'agriculture. C'était un moyen d'augmenter le nombre des membres des sociétés d'agriculture, et nous applaudissons à cette idée, quoiqu'elle nous ait été fatale, et que nous ayons été victime d'un grand désappointement, (nous le disons ici publiquement pour la première fois). On aurait pu reconnaître autrement les sacrifices que nous nous imposons depuis quinze années, par la publication de la *Gazette des Campagnes*, qu'en nous rendant la tâche plus difficile pour le maintien de notre feuille en nous faisant une concurrence avec un journal distribué gratuitement. Nous aurions pu rendre notre journal plus attrayant par l'intercalation de gravures, mais l'argent nous manquait pour nous donner ce luxe. Nous avons donc dû prendre notre courage à deux mains et nous résigner au malheureux sort qui nous a été fait.

Si nous ne consultations que nos faibles ressources et la perte de plusieurs abonnés que nous avons causé l'apparition de ce nouveau journal, appelé lui aussi à faire beaucoup de bien à la classe agricole, nous aurions du coup cessé la publication de la *Gazette des Campagnes*. Mais le soleil luit pour tout le monde et nous espérons qu'avec le secours de l'un de ses rayons, nous pourrions aussi, bien modestement sans doute, faire notre part de bien en faveur d'une cause qui a été l'objet de notre plus grande sollicitude depuis déjà plusieurs années. Il n'est pas accordé à tout le monde d'être favorisé par la fortune ou recevoir des faveurs quelconques (et nos sommes de ce nombre); mais on ne pourra nous enlever le privilège d'être utile à la classe des cultivateurs en faveur de laquelle nous avons essayé à nous rendre utile. Nous espérons que les cultivateurs avec lesquels nous avons été en constante communication depuis si longtemps nous continueront leur encouragement, et surtout s'empresseront de nous faire part du prix de leur abonnement à la *Gazette des Campagnes*, avec le plus de ponctualité possible. Nécessairement l'existence de notre journal n'ayant à compter que sur les seules ressources du prix d'abonnement, on doit se faire un devoir de payer le plus tôt possible.

Quand tous les cultivateurs auront généreusement pris part à ce mouvement en faveur de la cause agricole à laquelle nous nous sommes associés, le mal que nous avons à déplorer aujourd'hui disparaîtra sensiblement et l'abondance renaîtra dans le foyer du cultivateur; les jeunes gens cesseront de désertir les campagnes sans chercher ailleurs un autre moyen d'existence. La charrue deviendra de nouveau un honneur dans les campagnes!

Suchons le bien, on n'arrivera à ce précieux résultat qu'en favorisant par tous les moyens possibles l'enseigne-

ment agricole dans nos campagnes, soit en donnant aux jeunes gens de nos campagnes un enseignement agricole approprié à leurs besoins, soit en favorisant la circulation des journaux d'agriculture parmi notre population rurale. Avec ces deux modes d'enseignement nous en arriverons à instruire les cultivateurs sur la nature des terres qu'ils cultivent, sur la nature des amendements convenables à chaque terrain, sur les engrais propres à constituer ces amendements selon les produits obtenus et selon les produits à obtenir, etc. Car, on ne peut le contester, la plupart des cultivateurs négligent et laissent perdre sous leurs yeux les vrais éléments de la prospérité agricole : c'est par l'ignorance de la valeur des choses souvent à leur portée qu'ils végètent dans une routine constante. Si au moyen de l'instruction puisée dans nos écoles d'agriculture, et par la lecture des journaux d'agriculture on faisait pénétrer dans l'esprit de nos jeunes cultivateurs ces enseignements si importants, on retiendrait nécessairement dans nos campagnes une jeunesse trop attirée dans les grandes villes, si attrayantes par la multiplicité des plaisirs si attirant pour la jeunesse qui ne voit qu'un côté de la médaille, quoique cette médaille ait souvent un revers bien triste.

À l'œuvre donc cultivateurs, prêtez votre appui à ceux qui vous sont dévoués. Que tous les amis de l'agriculture prêtent leur concours à ceux qui tentent quelques efforts pour combattre la culture routinière, en leur en rendant la tâche facile par un appui généreux et efficace, sans les entraver sous quelque prétexte que ce soit. Les journalistes agricoles surtout ont besoin d'être généreusement secondés dans leur tâche si difficile et si ingrate.

CAUSERIE AGRICOLE

Animaux nuisibles et incommodes.

(Suite.)

LES LIMACES.

Les limaces, à la coquille près dont elles sont dépourvues, ont la même organisation, les mêmes goûts, les mêmes moyens de se multiplier que les limaçons. Leurs œufs sont sphériques et blanchâtres comme des grains de poivre blanc ; elles les cachent dans la terre molle où ils n'éclosent que sept ou huit mois après l'accouplement.

On distingue les limaçons à leur taille et à la couleur de leur robe. Les espèces les plus redoutables sont la grosse *limace rouge*, la *limace noire*, et la *limace rustique* qui est d'un blanc sale.

Ces animaux vivent, comme les limaçons, d'herbes, de choux, de salade, de blé vert et de fruits. Ils se plaisent dans les caves et les lieux bas, couverts et humides, où la rosée ne sèche pas aisément. Ils en sortent surtout dans la nuit pour se rendre dans les potagers, et dans les semis d'herbes tendres, où chaque coup de dent est la perte d'un pied. Comme ils n'ont pas de pattes, ils progressent comme les limaçons par un mouvement à la façon des vers. La trace de leur passage est marquée par une couche de glu luisante sur la terre, sur les murs et sur les arbres.

Dans certains endroits et dans certaines années les limaces sont en si grand nombre qu'elles sont un véritable fléau, et d'un semis qui donnait la veille les plus belles espérances il ne reste souvent le lendemain matin aucune trace. Les hivers rigoureux leur sont funestes, quoiqu'elles se retirent alors dans les excavations des murailles et sous les racines des arbres ; mais il en reste, quoiqu'on fasse, des légions innombrables qui reparassent chaque printemps, surtout

quand le temps est humide.

Voici les principaux moyens employés pour les détruire :

Chaux.—Saupoudrer de chaux vive délitée à l'air libre les champs infestés. Faire ce saupoudrage à la volée au printemps par un temps calme, à raison de 1 micoth à peu près par arpent sur les récoltes de céréales et de légumes. Les limaces atteintes par la chaux se couvrent d'écumes, se traînent et laissent adhérente au sol la chaux avec l'écume. On fait une seconde aspersion qui surprend l'insecte déjà desséché et l'achève.

On peut encore arroser avec de l'eau de chaux les endroits infestés. Une seule lotion suffit pour tuer les limaces et la terre reçoit, en outre, par cette opération, un stimulant énergique.

Il est bon de répandre de la chaux dans les jardins, si l'on veut être entièrement débarrassé des limaces. Les plantes les plus tendres ne souffrant pas de l'application de la chaux, ce procédé, dont l'effet est assuré, ne peut entraîner aucun inconvénient ; en outre la chaux étant peu coûteuse, il est facile de s'en procurer et de la répandre dans les jardins en fort peu de temps.

Paille hachée.—Les limaces ont sous le ventre un plan musculaire qui par ses contractions et l'humeur visqueuse qui s'échappe des pores de la peau, sert à leur reptation ; elles ne peuvent avancer qu'en expulsant une partie de cette humeur dont on voit après leur passage un sillon sur le sol. Or en excitant outre mesure la sortie de ce fluide, on arrive à leur donner la mort.

Voici comment on procède pour obtenir ce résultat :

On hache de la paille bien menue (la paille d'avoine est excellente pour cela), et vers le soir on en couvre les plantes déjà endommagées, et les environs des retraites de ces mollusques, faciles à reconnaître par les traces qu'ils laissent de leur passage. On peut mêler à la paille hachée du plâtre, de la sciure de bois, de la cendre, enfin toutes sortes de matières absorbantes.

Les limaces s'engagent sur ce terrain préparé, et dès leur première reptation la paille hachée s'attache à leur plan locomoteur ; alors l'animal transude de toutes les parties de sa peau pour s'en débarrasser, et comme le plâtre, la sciure de bois ou la cendre absorbent une plus grande quantité de mucus que la limace ne peut en fournir, et que, plus celui-ci s'épuise, plus il devient épais et contribue à envelopper l'animal davantage et plus solidement de ses matières, bientôt l'animal perd ses forces et meurt. Si la nuit a été pluvieuse, il peut se faire que les limaces ne soient pas tout-à-fait mortes le lendemain matin, mais néanmoins elles n'auront pas pu regagner leur retraite, et alors on peut s'en débarrasser facilement.

Piège.—Placer de distance en distance dans le jardin, des feuilles de salade, de petits tas de son, des planchettes soulevées par une pierre du côté du nord ; ce sont autant de moyens d'attirer les limaces pour en prendre à la fois un grand nombre.

Sel.—Répandre dans un champ, à la main ou avec un crible, du sel pulvérisé sur les plantes infestées, le soir, dans la proportion de 1 once par 3 pieds carrés. Le sel détruit plus vite que la chaux les limaçons touchés.

MOUCHES. COUSINS ET MOUSTIQUES.

Camphre.—On prend un fragment de camphre, gros à peu près comme le tiers d'un œuf, on le fait évaporer en le plaçant dans une capsule mince suspendue au-dessus d'une lampe, en prenant soin qu'il ne s'enflamme pas. Les vapeurs en se dégageant dans la chambre, font fuir tous les mous-

tiques; le lendemain matin, et alors qu'on aurait laissé les fenêtres ouvertes, il ne s'en trouve pas un seul dans l'appartement.

Courges, feuilles brûlées.—Les mouches pendant les chaleurs, en certains endroits, sont un véritable fléau. Voici les moyens de s'en débarrasser: Il s'agit de répandre dans les appartements, dans les étables, etc., de la fumée de feuilles de citrouilles sèches et brûlées sur des charbons ardents. Les mouches abandonnent aussitôt les lieux, celles qui restent meurent. Si l'on a des oiseaux et des animaux domestiques, il faut les sortir avant la fumigation, et s'éloigner soi-même pour éviter les maux de tête.

Les meubles, les tableaux, etc., sont lavés avec de l'eau dans laquelle on a fait infuser de l'ail pendant quatre ou cinq jours.

Pour préserver vos chevaux, vos bœufs, en général tout le bétail que vous voulez soustraire à la piqure des mouches, on les lave avec une infusion de l'une des plantes suivantes: sureaux, ail, feuilles de courge, chanvre, tabac, noyer, absinthe, fiel de bœuf, rue, encens. On baigne avec cette infusion les endroits que les mouches ont le plus attaqués, et l'on répète l'opération aussi souvent que cela est nécessaire.

Les souffrances qu'éprouvent les animaux par la piqure des mouches, et surtout par celle des taons, les mettent quelquefois en fureur et exposent à de graves dangers les personnes qui s'en servent. Pourquoi n'essaierait-on pas d'un procédé qui, en garantissant d'un péril possible, présente en outre le moyen d'éviter un tourment continué à des animaux qui nous sont si utiles?

Lumière.—Faire succéder un mince rayon de lumière à une obscurité absolue; les cousins et les mouches, attirés par la lumière, s'envolent tous en dehors.

Mort aux mouches.—Voici une formule donnée par le directeur d'une pharmacie, à Strasbourg: Faire un mélange de coque, grossièrement pulvérisé. 3 onces; un gros d'extrait de quassia, et un tiers d'once de sucre en poudre.

Noyer.—Feuille.—Décoction.—La décoction de feuilles de noyer est un préservatif certain contre les mouches qui en été font le tourment des chevaux. Il suffit, pour éloigner ces insectes, de laver avec de l'eau saturée de suc caustique et fortement odorant du noyer. Ce moyen est employé avec succès dans les haras en Angleterre.

PUCERONS LANIGÈRES.

Lavages.—On détruit facilement les familles du puceron lanigère en passant dessus un pinceau ou une brosse trempés dans de l'eau de lessive, ou dans de l'eau de chaux, ou bien encore dans une infusion de tabac. Cette lotion les fait périr sur le champ; mais les familles qui occupent les racines envoient de nouvelles colonies pour remplacer celles qui viennent d'être anéanties, c'est pourquoi il importe de répéter l'opération de temps à autre.

PUNAISES.

Passe rage.—On signale un procédé très-simple pour opérer la destruction de la punaise.

Ce moyen, découvert par hasard, consiste dans l'attraction que la plante vulgairement nommée passe-rage (*lepidium rurale* des botanistes) exerce sur ces insectes.

Des échantillons de cette plante desséchée ayant été déposés dans une chambre infestée de punaises, et d'où rien n'aurait pu les chasser, se couvrirent de ces insectes; presque tous furent trouvés morts, et ceux qui vivaient encore étaient dans un tel état de torpeur, qu'il fut possible de les jeter au feu sans qu'un seul parvint à s'échapper. Si l'ex-

périence vient à confirmer ce fait, l'humanité serait délivrée d'un véritable fléau.

SAUTERELLES.

Les sauterelles appartiennent à l'ordre des orthoptères; il y en a plusieurs variétés.

La femelle, écrit M. J. P. Des Vaux, fait sa ponte en automne. Elle choisit pour cela des terrains sablonneux, mais où poussent quelques herbes qui doivent servir d'aliment à la future génération. Il est rare que la même champ ne serve pas de berceau à toute une grande famille. Armée de la tarière qu'on lui connaît, la pondeuse se dresse sur ses pattes de derrière, et avec ses ailes imprime à son corps un rapide mouvement de rotation qui enfonce dans le sable son abdomen. Alors elle dépose un petit sac qui contient de 80 à 150 œufs, et son œuvre étant accomplie, elle se traîne pour mourir à quelques pas de là. Les froids de l'hiver n'altèrent pas l'œuf. Au printemps, dès les premières chaleurs, chacun des germes contenus dans la bourse écote, subit rapidement ou incomplètement sa métamorphose, et en moins de dix jours se trouve muni d'ailes et prêt à voyager.

Aussitôt que l'herbe du lieu de leur naissance est dévorée, les sauterelles se mettent en marche toutes ensemble et forment dans les pays qu'elles traversent comme un nuage entre le soleil et la terre. Leurs bataillons parcourent un peu de temps de grandes distances. Ils s'abattent sur les cantons les plus verdoyants, les dévorent, y couchent, et partent le lendemain, laissant la terre entièrement nue. La consternation que répand leur présence parmi le peuple est si grande qu'on les regarde comme des animaux extraordinaires. Il est certain que de tous les fléaux, il en est peu de si effrayants. Les anciens naturalistes les donnent comme les avant-coureurs de la famine et de la peste: ce fut la huitième plaie dont Dieu frappa les Egyptiens sous Pharaon. Dans l'histoire de France, nous voyons qu'en 1793, il s'engendra une si grande quantité de sauterelles que dans les campagnes d'Arles, en Provence, qu'en moins de sept à huit heures elles rongèrent jusqu'à la racine des herbes et des grains dans l'espace de plus de quinze mille arpents de terre. Elles pénétrèrent même dans les greniers et les granges. Elles déposèrent une si grande quantité d'œufs qu'on en ramassa trois mille quintaux par ordre des magistrats.

En Afrique, en Asie, en Russie et en Pologne, les invasions des sauterelles sont fréquentes. Les habitants de ces contrées mangent à leur tour ces insectes. Les Arabes de certaines tribus en font des conserves avec du beurre; on dit que c'est un mince régal. On se souvient que Saint Jean-Baptiste, dans les solitudes du Jourdain, en faisait sa nourriture.

Il n'est pas que l'on connaisse de préservatif contre l'attaque des nuées de sauterelles. Ce fléau du reste est difficile à prévoir. Tout ce qu'on pourrait faire pour diminuer la durée de leur visite, serait de les incommoder par la fumée; dans certains pays on brûle devant elles les fanes sèches de la patate. En certains endroits on a employé le moyen suivant pour les détruire: Quand les sauterelles ont sept à huit jours, ce que l'on reconnaît facilement à leur taille, on réunit une grande quantité de monde qu'on dispose en cercle; chaque personne tient à la main une branche avec laquelle elle frappe le sol, chassant les sauterelles devant elle. Le cercle se resserre peu à peu, et, lorsque les insectes sont assemblés en masse au centre on les brûle en jetant sur eux de la paille allumée, ou bien on les écrase avec des rouleaux ou des hersees.

(A suivre.)

La science du ménage

(Suite et fin.)

Deux habitudes.— Sous ce titre, une mère de famille écrit dans son Mémoire les règles touchantes que nous voulons ajouter à ce que nous avons déjà publié sur la science du ménage.

Lisez-les, jeunes filles, et ne les oubliez pas aux heures pénibles que Dieu vous réserve, et qui viendront pour vous comme elles sont venues pour vos mères.

Qu'il vous sera bon alors d'avoir vous aussi contracté ces deux habitudes !

" Nous étions bien pauvres, bien pauvres ; il ne fallait rien moins que notre travail assidu et notre extrême économie pour suffire à nous procurer le strict nécessaire.

" Et cependant mon père ne s'en attristait jamais.

" — *Nous sommes bien à sec*, disait-il quelquefois. Comme je vais dormir cette nuit ! Il n'y a point de si doux oreiller que la confiance en Dieu. Il me semble que c'est quand nous n'avons rien que je repose le mieux.

" Rarement la Providence trompait ce filial abandon ; nous ne savions pas comment, mais toujours les ressources arrivaient à point.

" Je ne donne pas de détails, j'aime mieux renvoyer ceux qui me liront à leur propre expérience ; qu'ils aient le courage de faire ainsi, et ils verront comme la Providence vient en aide à ceux qui se confient à elle.

" Et sait-on à qui mon père attribuait ses attentions divines toujours nouvelles, toujours inépuisables ? A deux habitudes qu'il appelait ses habitudes de famille et auxquelles il tenait singulièrement.

" La première, c'était celle de *faire la prière en commun*.

" — J'en crois la vérité éternelle, disait-il : là où plusieurs prient au nom de Jésus-Christ, Jésus-Christ se trouve au milieu d'eux, et, certes, il n'y vient pas les mains vides. Un si grand Seigneur a toujours quelque chose sur lui.

" Ainsi, chaque matin et chaque soir (sans, pour le matin, le temps des grands travaux), nous devions tous nous réunir, et chacun faisait à haute voix la prière à son tour.

" Elles étaient presque toujours allongées d'un *Pater* pour les besoins présents, et ce *Pater*, mon père ne se déchargeait sur personne du soin de le dire.

" — C'est moi le ciel, répliquait-il, c'est moi le père ; à moi donc la commission de représenter au grand Père de famille les besoins de la couvée.

" Son ton était toujours grave, souvent ému, quand il récitait cette belle prière ; nous remarquions surtout de quel air pénétré il prononçait ces mots : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*.

" Très-certainement, selon moi, c'est à cette invocation touchante de notre bon père que nous devions la merveilleuse attention avec laquelle la Providence pourvoyait à nos besoins.

" La seconde habitude que mon père avait établie chez nous était que jamais un jour ne se passât sans qu'un membre au moins de la famille n'assistât à la messe et ne fit une visite au *Saint Sacrement*.

" — C'est le moins, disait-il avec sa douce gravité, que, sur tant que nous voilà, on aille donner au bon Dieu des nouvelles des autres. C'est comme un député que nous lui envoyons pour lui faire savoir que sommes là et que nous avons des besoins ; c'est un oi-eau qui va siffler pour la couvée.

" Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il faisait lui-même la commission la plus soignée possible.

" Je n'oublierai jamais le trait que je vais rapporter :

" C'était un soir du mois d'août ; le temps avait été extraordinairement chaud, et un orage se forma vers le déclin du jour. Nos pauvres moissons avaient été contrariées, en sorte qu'on mettait une hâte prodigieuse à ramasser les gerbes avant que la tempête éclatât.

" Grâce à Dieu, on en vint à bout ; mais à peine la dernière voiture était-elle à couvert que le tonnerre, les éclairs et une pluie torrentielle mirent toute la nature en tumulte. On eut l'orage le plus terrible que j'aie vu de ma vie.

" Mon père se souvint alors qu'on n'avait pas payé le tribut habituel, la visite au *Saint Sacrement*. Il se leva subitement, et

malgré toutes les observations qu'on lui fit, malgré le tonnerre, le vent et la pluie, malgré même la distance assez grande qui nous séparait de l'église, il voulut aller faire sa visite, et elle fut plus longue qu'à l'ordinaire.

" — Maintenant, dit-il en rentrant mouillé jusqu'aux os, je pourrai dormir tranquille ; je ne repose jamais bien, tant que j'ai une dette à payer et que j'ai de la monnaie dans ma bourse.

Deux ménages.— Cet autre récit à un auteur allemand met en action la plupart des détails de la science du ménage. L'auteur raconte lui-même ses aventures.

" Je jouissais d'une certaine aisance à l'époque où, libre de mes actions, j'entrai en ménage.

" Ma petite fortune s'augmenta de celle de ma femme, et la vie parut se dérouler devant nous toute rose et toute riante.

" Nous étions heureux tous les deux, nous travaillions avec un entrain qui aurait dû multiplier nos richesses ; cependant, quand venaient les fins d'année nous ne venions que difficilement à commencer l'année nouvelle sans faire des dettes.

" Il y avait près de nous un ouvrier à peu près de notre âge, marié depuis peu, lui aussi, et devenu, par suite de relation de voisinage, un intime ami de la maison.

" Il ne travaillait pas plus que je ne travaillais, il avait des revenus moins considérables que les miens, et chaque année, je le savais, il mettait de côté trois ou quatre cents francs.

" — Je ne sais pas comment s'y prend Georges, dit un jour ma femme.

" — Sans doute il économise plus que nous. Aurais-tu le courage de faire comme lui, ma chère amie ?

" Le dimanche suivant, nous allâmes faire une visite à Georges, et nous amenâmes la conversation sur l'économie.

" — Nous retranchons beaucoup sur notre dépense de table, dit Mme Georges. Les temps sont durs, tout est cher, mais on s'arrange ; nous mangeons tant que nous avons faim, et si les mets ne flattent pas beaucoup le palais, ils font du bien à l'estomac.

" Déjà depuis longtemps, nous ne prenons plus de café ; une soupe copieuse nous suffit, et nous nous portons à merveille. Le café et le sucre sont souvent hors de prix, tandis que notre soupe n'est jamais plus chère dans un temps que dans un autre.

" Au dîner, je sera des légumes et de la viande ; au souper, un potage de la viande froide. Nous n'ajoutons un troisième plat et un dessert que les dimanches et les jours de fête.

" Nous buvons rarement le vin pur, et nous entretenons ainsi notre santé et notre bonne humeur sans attendre notre dernière pièce de monnaie.

" Les morceaux les plus délicats ne sont pas aussi savoureux que sont amères les craintes d'être obligé de faire des dettes.

" Quand nous revînmes à la maison, une femme me dit :

" — C'est fort bien, nous pouvons certainement épargner quelque chose ; mais se nourrir si pauvrement ce n'est point vivre. Essayons, et d'abord un plat de moins à dîner, un dessert de moins à chaque repas, puis nous verrons.

" Cette résolution fut exécutée, et d'autres petites économies furent ajoutées à celles là ; mais, hélas ! nous fûmes encore sur le point d'emprunter, et Georges à la fin de l'année, mit encore de côté trois ou quatre cents francs.

" — Je ne sais pas comment il s'y prend, disait ma femme.

" — Sans doute il économise plus que nous. Aurais-tu le courage de faire comme lui, ma chère amie ?

" Nous fîmes une autre visite, et nous parlâmes de ménage.

" — Mon Dieu, dit Mme Georges, on a beaucoup de peine, c'est vrai ; les journées sont courtes, mais on s'arrange.

" Chaque chose se fait à une heure fixe : à cinq heures, on se lève ; à sept heures, on mange le potage ; à midi, on se met à table ; à sept heures du soir, on soupe ; à neuf heures, on se couche. C'est en été comme en hiver.

" Il est incroyable, ma voisine, combien de travaux on peut achever entre deux nuits, quand on aime à s'occuper, et quand on règle d'avance le temps qu'on doit employer à chaque affaire.

" En outre, nous sommes très-sévères sur ce qui est de l'ordre et du rangement.

" Autour de nous rien ne s'égarait, car il n'est rien qui n'ait sa place marquée ; aussi on ne perd ni quart d'heure ni minutes à chercher des clés, des ciseaux et autres choses.

" Je suis sûre de pouvoir trouver dans l'obscurité jusqu'à une épingle ou une aiguille

" De cette manière j'ai toujours assez de loisirs ; si je m'ennuie, je fais des habits pour les enfants, et je n'ai besoin ni de servants ni de couturière.

" Nous rentrâmes chez nous.

" — Souviens-toi du lever matin et des clefs qu'on trouve quand on les veut, dis je à ma femme.

" Elle me comprit. Pendant quelque temps tout se fit à la maison avec ordre, et l'on eut soin de consulter souvent la pendule. Les petits coins s'approprièrent, mais peu à peu il fallut recommencer à chercher les clefs. L'abondance ne vint pas, et Georges, à la fin de l'année, mit de côté trois ou quatre cents francs.

" — Je ne sais comme il s'y prend, disait ma femme.

" — Sans doute il économise plus que nous. Allons encore la voir.

" Ce fut à lui que nous demandâmes directement comment il pouvait aussi bien faire sa maison, même avec l'augmentation continue du prix des denrées.

" — C'est bien simple, répondit-il ; ce que l'on perd d'un côté, on le gagne de l'autre.

" Autrefois, je sortais le soir pour jouer avec mes amis ; ma femme rondait quelques visites, et de temps en temps invitait deux ou trois personnes à dîner. Maintenant nous restons chez nous. Est-il une compagnie plus douce que celle de sa famille ?

" Nous avons compris que les jeux avec les enfants et les vieillards, faits les soirs d'hiver autour du foyer, et les promenades ensemble dans la belle saison, ont un charme que n'avaient jamais nos parties de plaisir du dehors.

" Nous nous fétons mutuellement, et chaque membre de la famille, depuis le petit bambin jusqu'à la vieille grand-mère, nous donne un jour de fête et un superbe régal.

" Et tout cela nous procure plus de joie et nous occasionne moins de dépenses que les robes nouvelles, les châles et les dentelles qu'exigeaient nos réceptions et nos visites.

" Nous rentrâmes au logis décidés à suivre ces conseils.

" Et le lendemain j'écrivis en grosses lettres, dans notre chambre commune, ces mots qui nous rappelaient les causes de la prospérité de Georges : *Travail, ordre, sobriété, amour de la vie de famille, persévérance.*"

Les fourrages.

Un cultivateur ne saurait avoir trop de fourrages dans son exploitation, car le fourrage est le point de départ de toutes les productions agricoles, puisqu'il donne de l'excellent fumier, et nous savons que, sans le puissant secours de cet agent, les terres ne produisent que des récoltes fort médiocres. On ne saurait donc trop engager les habitants des campagnes à cultiver les plantes fourragères sur la plus grande échelle possible.

Voici une charmante légende, bien propre à faire prévaloir l'opinion que nous venons d'émettre :

" Un jour, le dieu Wichnou, dieu des Indiens, fit venir son fils et lui dit : " Mon fils, j'ai créé bien des choses, des hommes, des animaux et des plantes de toutes sortes. Je récompense les hommes quand ils ont bien fait, et je leur donne une place à mes côtés. J'ai reçu aussi dans mon ciel des animaux, tels que la colombe, emblème de pureté et de fidélité ; le bœuf, qui représente le travail patient et solide ; l'aigle, l'image du courage et de la fierté, et je n'ai pas encore pensé à appeler près de moi une seule plante de la terre. C'est injuste, car il en est de très-bienfaisantes. Je veux dès aujourd'hui que tu les fasses venir, et que chacune d'elles me dise ses qualités, afin que je donne à la plus méritante une place parmi mes élus."

" Un instant après, la foule des fleurs se présentait devant son trône d'or. La rose orgueilleuse se monta la première : " Je suis la rose, dit-elle, j'ai la beauté et le parfum." — Beauté n'est pas utilité, dit Wichnou "

" Voyant la réponse faite à la reine, aucune autre fleur de jardin n'osa se présenter. Virent les haricots, les petits pois et tous les légumes. " Nous sommes utiles, dirent-ils. — C'est vrai, mais vous êtes gourmands et altérés ; il vous faut trop de fumier et trop d'arrosemens, vous coûtez trop." Ce furent alors les mo-

lons, les citrouilles, les courges et les concombres, qui firent majestueusement leur entrée. Un cornichon prit la parole, mais il fut si bête que le dieu des Indiens ne l'écouta seulement pas. Virent ensuite les choux de toutes espèces : choux-fleurs, choux de Milan, choux verts, choux de colzas, jusqu'aux petits choux de Bruxelles. Ils paraissent modestes et furent bien reçus. " Je reconnais vos qualités dit le dieu, les hommes vous doivent l'huile, et il en est parmi vous qui le nourrissent, et d'autres qui nourrissent ses bêtes ; mais vous avez là de précieuses vertus et je vous en tiendrai compte. " Ensuite accoururent Poignon, l'ail, les ciboules et les ciboulettes. " Nous sommes les appétits, dirent-elles. — Mesdemoiselles, dit Wichnou en fronçant le sourcil, l'homme est déjà bien assez gourmand comme cela, sans que vous ayez besoin de le pousser à la mangaille. Suivez mon conseil, soyez modestes. " Alors ce fut le froment qui apparut. " Je suis le blé, dit-il, c'est à-dire le pain, le soutien de l'homme. Sans moi, il ne vivrait pas. Hé ! mon petit, s'écria la pomme de terre, ne soyez pas si vaniteux, je peux le nourrir comme vous, et je lui coûte moins cher. — Laissez-vous donc, riposta la vigne tout empanachée, ce qui le fait vivre, c'est mon jus bienfaisant, il lui donne la chaleur et l'esprit — Et l'envie, reprit les autres. " Une dispute s'engagea. Wichnou, en colère, renvoya dos à dos les trois plantes orgueilleuses.

" Alors un bouquet d'herbes s'approcha timidement : " O mon maître, monseigneur, dit-il, je suis l'herbe des prés, je ne réclame rien de l'homme pour pousser et grandir. C'est moi qui donne à son bétail le foin, c'est-à-dire le lait pour les vaches, la force et la vigueur pour les bœufs. De moi vient le fumier, le fumier fait le froment, et le froment nourrit l'homme. " Wichnou prit la petite fleur entre ses mains, et commanda à son fils de lui donner une bonne place dans son paradis. Et le dieu des Indiens avait raison, exclama Joseph : des prés, des prés, c'est la richesse du cultivateur !

Les betteraves fermentées ou non fermentées

Faut-il donner aux animaux les betteraves à l'état naturel ou bien après les avoir laissées fermenter ? Les avis sont encore partagés à ce sujet ; cependant la majorité des cultivateurs pensent que ce dernier système est préférable au premier, et plusieurs agronomes sont de cet avis.

La betterave à l'état naturel est fort aqueuse ; elle a d'ailleurs une tendance à relâcher l'animal, et, par conséquent, à apporter parfois des troubles dans la digestion. Les betteraves fermentées et mélangées avec de la paille ou du foin haché sont incontestablement d'une digestion plus facile, et puis les bêtes les mangent plus volontiers, alors surtout qu'on y ajoute un peu plus de sel. Il est donc, sous tous les rapports, préférable de faire usage des tubercules soumis à la fermentation pendant 48 heures.

M. Lanjorrais, cultivateur français s'est livré à quelques expériences fort intéressantes que nous croyons utile de faire connaître à nos lecteurs.

Les betteraves administrées à des vaches après une fermentation de 48 heures ont entretenu le poil dans les meilleures conditions ; les bêtes ont pris de la chair et ont paru bien portantes ; la rumination, signe de santé, a eu lieu très-couveablement. Le lait n'était pas, à la vérité, fort abondant.

Ce régime cessé ; une même quantité, 30 livres de betteraves non fermentées, a été donnée à chaque vache : le lait a augmenté d'un vingtième.

Malheureusement les bêtes ne sont plus restées dans le même état de santé : la rumination est devenue plus pénible, le poil est resté moins bon, et il est probable qu'elles n'auraient pas tardé à perdre de la chair.

M. Lanjorrais a fait cesser ce régime, et il a adopté un terrain moyen qui lui donne les meilleurs résultats : au lieu d'attendre la fermentation vineuse, ce cultivateur laisse seulement un peu échauffer le mélange ; et c'est dans cette condition qu'il distribue la nourriture à ses animaux.

L'expérience faite par M. Lanjorrais n'a pas été d'assez longue durée pour qu'elle soit tout-à-fait concluante, mais il est facile aux cultivateurs de la recommencer. Pour bien connaître les effets produits par un système d'alimentation quelconque, il est nécessaire que les animaux y soient soumis pendant un certain

temps. Il est surtout important de peser les bêtes tous les huit à dix jours, et de prendre toutes les précautions possibles pour ne pas tomber dans des erreurs, toujours préjudiciables.

Les plantes utiles

D'après un auteur allemand, le nombre des plantes utiles s'élève à 12,000 environ. Mais il faut ajouter qu'il n'y a que quelques régions de la terre où ces recherches ont été complètes. Sur la plus grande partie du globe, on connaît imparfaitement les plantes communes, et bon nombre de celles-ci manquent de définition botanique, parce que les voyageurs se préoccupent rarement de les observer à ce point de vue. On ne connaît pas moins de 2,500 plantes économiques, parmi lesquelles on compte 1,100 fruits, baies et graines comestibles; céréales, 50; graines mangeables de graminées non cultivées, 40; d'autres familles, 23; rhizomes comestibles, racines, tubercules, 260; oignons, 37; légumes et salades, 420; palmier, 40; les arrowroot, 32; sucres, 31; saule, 40. On obtient des boissons vineuses de 200 végétaux, des aromates de 266. Le tannin provient de 140, le caoutchouc de 96, le gutta percha de 7, la résine, les gommés balsamiques de 389, la cire de 16, la graisse et les huiles éthérées de 330. 88 plantes fournissent de la potasse, de la soude et de l'iode; 650 des teintures, 47 du savon, 250 des fibres propres au tissage, 44 du papier, 48 des matériaux pour toitures, 100 sont utilisées pour chaires et taillis. On emploie 740 espèces à la construction, et on connaît 615 plantes vénéneuses. D'après Endlicher, sur les 279 familles naturelles que l'on connaît, 18 seulement ont paru jusqu'à présent dépourvues de toute utilité.

Choses et autres

La peste bovine en Angleterre n'existe plus, et les mesures prohibitives ont été suspendues. Le gouvernement Belge vient aussi de les suspendre.

Barbeau à patates—Le gouvernement Français vient de prendre des mesures pour interdire l'introduction en France des pommes de terre provenant des provinces du Rhin qui sont atteintes par le *Doriphora* ou barbeau à patates. Comme l'on sait ce fléau a causé de grands ravages aux Etats-Unis, et le Canada et l'Allemagne subissent actuellement ce triste fléau.

L'introduction du barbeau à patates en Allemagne, provient dit-on d'un chargement de blé d'Inde, débarqué à Brème. A peu de distance de Cologne, la présence de ces insectes a été signalée sur 125 arpents de terre plantés en patates, propriété d'un boucher vendant du lard américain. Il est probable que des œufs ont traversé l'Océan dans l'emballage du lard et ont été apportés plus tard sur les champs.

Dès que l'on s'est aperçu de la présence du *Doriphora* dans les environs de Cologne (Allemagne), on s'est empressé de prendre des mesures vigoureuses: les fines de pommes de terre ont été fauchées et tout l'espace envahi a été couvert de sciure de bois et de tan sur lesquels on a versé en abondance de l'huile de charbon, puis on y a mis le feu. Ces travaux ont été exécutés par une compagnie de pionniers; de hauts fonctionnaires ont assisté à cette opération qui avait réuni un grand nombre de curieux; et l'on compte sur une complète réussite.

Voici de nouveaux détails au sujet de cet insecte, que nous empruntons à la *Revue d'économie rurale*: "Le barbeau de la pomme de terre (*Doriphora decem lineata*) est originaire des montagnes Rocheuses de Colorado (de là l'appellation de *Colorado bug*); il se nourrissait là d'une plante sauvage dite *solanum rostratum*. Cet insecte est arrivé sur les pommes de terre dès qu'il les a trouvées, et il s'est avancé vers l'Est d'une façon effrayante: il parcourt au moins 60 mi les anglais par année. Il n'a pas été possible de le détruire et plusieurs cultivateurs ont renoncé complètement à la culture de la pomme de terre aux Etats-Unis. Cet insecte a tellement la vie dure, que cinq *Doriphora*, envoyés du Canada à Londres, sont arrivés très-vivants; un professeur a conservé vivante, pendant six à sept semaines, une femelle qui a pondu, chez lui, plus de 700 à 1,200 œufs déposés par 12 à 30 œufs à la surface inférieure des feuilles. Les larves sortent après 5 à 8 jours et commencent la destruction

qui dure 15 à 18 jours; elles s'enfoncent ensuite dans la terre où elles restent chrysalides 10 à 15 jours, et deviennent ensuite insectes parfaits.

"La femelle pond successivement trois fois, et les larves de la troisième fois restent tout l'hiver en terre. Ces insectes sont très-voraces et détruisent en quelques jours de grands pièces de pommes de terre. Les métamorphoses de l'insecte ont une durée de cinquante jours environ, et un seul couple, dans un été peut donner 60 millions d'individus."

On dit que cet insecte a la vie dure, et nous en avons vu la preuve. Il y a onze jours nous avons *embroché* avec une épingle un de ces chrysomèles à l'état d'insecte parfait, et à l'instant où nous écrivons ces lignes nous avons enlevé l'épingle, et l'insecte se mit à marcher comme au premier jour où nous l'avons placé au moyen d'une épingle, dans notre vitrine à insectes.

Nous sommes heureux de constater qu'à Ste. Anne de la Poutière, le séjour de ces insectes a été de courte durée. Pendant trois jours consécutifs il y a eu des prières publiques accompagnées de processions, pour demander à Dieu la cessation de ce terrible fléau. Il en a été ainsi à St. Paschal où ces insectes étaient en grand nombre. M. le curé, accompagné d'une foule immense de cultivateurs, a fait une procession sur le parcours de pas moins d'une lieue. Depuis ce temps ces insectes n'ont pas été aperçus.

Pour plus de sûreté, les cultivateurs devront se tenir constamment sur leurs gardes, afin de signaler immédiatement l'insecte et de lui faire la chasse dès son apparition; à chaque fois qu'il se présentera, il sera alors plus facile de prendre des mesures pour le détruire et l'empêcher de se propager.

RECETTES

Confitures de rhubarbe.

On épluche la rhubarbe, on la coupe en morceaux de un à deux pouces, on les fait blanchir à l'instant à l'eau bouillante, en les y plongeant par petites quantités à la fois; on les égoutte sur un tamis, on les fait cuire avec poids égal de sucre blanc. Un quart d'heure d'ébullition suffit, on met ensuite en pots et on conserve comme les autres confitures. On obtient de très-bonnes rhubarbes confites en les coupant en morceaux un peu plus longs qu'on jette immédiatement dans un sirop de sucre concentré et bouillant. Le lendemain, on les égoutte, on fait réduire le sirop par ébullition et verse de nouveau sur les rhubarbes. Pour terminer, on fait une troisième opération semblable avec du sirop de sucre, les tronçons de rhubarbe sont égouttés, séchés au soleil ou à l'étuve et serrés dans des boîtes.

Combustion de l'huile dans les lampes

Les lampes à huile de charbon occasionnent une dépense assez forte qu'il serait important de réduire si c'était impossible. Voici un moyen indiqué dans la *Revue d'économie rurale*, nos lecteurs pourraient en faire l'essai.

On fait une dissolution saturée de sel de cuisine que l'on filtre afin d'être assuré que le sel a été dissous; on y plonge une mèche que l'on fait bien sécher. On mélange à parties égales l'huile et solution de sel, on agite le tout pendant quelque temps, on laisse en repos jusqu'à ce que toute l'huile soit revenue à la surface du mélange et on la recueille après l'avoir décantée. La mèche ainsi préparée produit une flamme très-brillante sans aucune fumée et l'huile, dans cet état, dure plus longtemps que l'huile ordinaire.

DEPARTEMENT DES DOUANES

Ottawa, juillet, 1877.

L'ESCOMTE AUTORISÉ SUR LES ENVOIS AMERICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 5 par cent.

JAMES JOHNSON,

L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier.